

ENTRETIEN avec **AGNÈS MOLIA** et **XABI MOLIA**

Comment est né Un bon début ?

Xabi Molia : D'une rencontre qui s'est faite dans des circonstances très douloureuses, à l'enterrement d'un ami, Matthieu, tué au Bataclan. Pendant la cérémonie, un autre de ses amis, Antoine, a pris la parole pour évoquer la mémoire du défunt. J'ai toute suite entendu chez lui ce que j'aimais tant chez Matthieu : de la droiture, de la modestie, et un métier d'enseignant vécu comme une vocation. Instituteur de formation, Antoine s'est spécialisé dans le soutien d'élèves en grande difficulté. Au début, c'est sans doute parce qu'il ressemblait à mon ami disparu que j'ai eu envie de mieux le connaître.

Et ensuite ?

X. M. : Chaque fois qu'il me parlait du travail accompli au sein de Starter, le dispositif dont il s'occupe à Grenoble, j'avais l'impression qu'il me racontait des scènes de film. Je suis parti deux jours là-bas pour voir cette classe au travail. J'ai été bouleversé par la personnalité des élèves, par l'intensité des échanges, et un certain sentiment d'urgence. Urgence de réparer, urgence de trouver des solutions à des situations de vie très préoccupantes. Au retour, j'ai dit à ma sœur : « Je crois qu'il y a un film ».

Agnès Molia : On y est retournés tous les deux et c'est devenu une certitude. On voulait depuis longtemps retravailler ensemble, mais on attendait qu'une histoire nous tombe dessus et que ce soit une évidence. C'est ce qui s'est passé avec Antoine. Il nous ramenait à un sujet qui était déjà au centre de notre premier film (*Le Terrain*) : l'adolescence, ce temps de mutation, si incertain, où l'on n'est plus vraiment un enfant et pas encore un adulte. Un « âge bascule » où tout est encore ouvert. Cette incertitude, c'est quelque chose qui nous émeut beaucoup.



Le film se déroule dans l'ordre chronologique d'une année scolaire pas comme les autres au sein d'un dispositif nommé Starter. Pouvez-vous nous expliquer de quoi il s'agit ?

A. M. : C'est un dispositif public et expérimental, unique en France, qu'Antoine a mis en place il y a dix ans. Le temps d'une année scolaire, une classe de troisième accueille quinze filles et garçons dont plus personne ne sait quoi faire. Des élèves parfois virés de tous les collèges de l'agglomération. Des « irrécupérables » — c'est en tout cas comme ça qu'ils sont perçus.

X. M. : Pendant un an, ces adolescents vont vivre une scolarité à l'écart des autres collégiens, dans une classe à part, mais pour mieux apprendre à se reconnecter au monde. Ils préparent leur brevet, ils font des stages pour s'essayer à différents métiers, ils cherchent un chemin alors que ce qui les guette, c'est l'exclusion sociale. Autour d'eux, une équipe enseignante refuse cette fatalité.

Un tel sujet, si délicat, nécessite certainement beaucoup de préparation.

X. M. : On a fait d'assez longs repérages, étalés sur un an et demi. Nous avons suivi deux promotions de Starter avant de filmer la suivante.

A.M. : On savait qu'on allait évoluer pendant une année dans un univers marqué par l'extraordinaire, celui de jeunes qui vivent déjà dans les marges de la société française. Alors c'était important pour nous de pouvoir discerner au préalable ce qui était habituel, récurrent, « normal » dans une année Starter, et les situations qui représentaient au contraire de véritables imprévus.

X. M. : Quand on a commencé à tourner, on savait un peu de quoi on allait parler, et surtout dans quel cadre : un lieu précis, le temps d'une année. Mais impossible de deviner comment ces adolescents-là réagiraient à ce cursus scolaire particulier. On ignorait ce qu'on allait raconter, à quelles métamorphoses on allait assister, ni même quels seraient les protagonistes du film.





Que pouvez-vous nous dire de ces quinze élèves sélectionnés ? Comment ont-ils accepté le tournage ?

A. M. : Chaque élève est une histoire réellement extraordinaire. Tamara, la jeune fugueuse, nous a tout de suite frappés par sa très forte personnalité. Elle est d'apparence frêle mais une volonté de fer l'anime. Elle échappe à tout. Même chose avec Nels... Pourquoi ceux-là occupent-ils dans *Un bon début* une place plus importante que les autres ? Notre travail s'élabore à partir d'un accord partagé : on ne pourra jamais faire un documentaire « contre » les gens qu'on filme. On filme « avec ».

X. M. : Oui, « avec », et dans une forme de douceur. On a tourné avec ceux qui en avaient le plus envie. Le mystère est que certains adolescents, très réticents au départ, ont bien voulu être regardés, ont aimé cela peut-être – mais sans narcissisme. Ce qui se joue est plus profond, cela a à voir avec une forme de reconnaissance.

A. M. : Notre travail, c'est de regarder des gens qu'on regarde peu. On recueille des histoires de vie qui n'ont pas pu être écoutées. Certains adolescents saisissent le film comme une opportunité de faire entendre ce qu'ils traversent. Ils sentent qu'on est là pour eux, alors ils ont envie d'être là pour nous.

Comment vous êtes-vous partagé le travail ?

A. M. : Je suis plus active sur le tournage, sa préparation, les relations au long cours avec les gens qu'on filme. Xabi se concentre sur la mise en image, et c'est lui qui prend en charge les premières étapes du montage. Mais entre nous, le dialogue est permanent sur la narration : on raconte quoi ? Comment ? Quand est-ce qu'on s'éparpille, quand est-ce qu'on se recentre ? Être deux nous permet de voir plus large.

X. M. : On a un langage de cinéma absolument commun, on n'est pas frère et sœur pour rien : une caméra sur pied chaque fois que c'est possible, de très longues prises, la recherche d'une forme d'impassibilité. Mikaël Lefrançois, notre chef-opérateur, joue un rôle-clé dans ce processus, car on lui laisse une grande autonomie. Pour nous réalisateurs, le tournage est un temps du lâcher-prise. Le film doit beaucoup aux choix de Mikaël, à son intuition du cadre juste.

Le langage, son apprentissage, ses codes, sont au cœur du documentaire.

X. M. : Oui, on sent très vite que l'insertion passe par la maîtrise de certains codes élémentaires. Se dire bonjour, se dire au revoir, s'aventurer dans le langage des adultes aussi, par exemple quand les élèves apprennent à passer des entretiens d'embauche.

A. M. : Ce qui est beau, c'est que la littérature est très présente, aussi. Sous sa forme la plus classique, c'est la sacro-sainte fable de La Fontaine, qui plaît aux élèves parce qu'ils se sentent « à l'école comme tout le monde ». Mais Antoine leur fait découvrir aussi Maylis de Kerangal, Bernard-Marie Koltès...

X. M. : Starter, ce n'est jamais l'école au rabais, bien au contraire. Antoine croit de manière presque fervente à l'idée que ces élèves, qui ont pourtant collectionné les mauvaises notes par le passé, sont capables de tout. Il les emmène voir du théâtre contemporain, il leur fait analyser le discours des médias, il veut qu'ils soient en contact avec le meilleur de la culture. L'idée, c'est d'abattre les cloisons autour d'eux.

Des formules très fortes sont prononcées, comme par exemple quand Antoine dit à un des élèves : « Tu as des ressources ». Quelle est la phrase qui vous a le plus marqué ?

A. M. : C'est Antoine qui dit à Nels : « Tu crois que je vais te virer ? Mais à Starter, on ne vire pas les gens. » C'est fou, un professeur qui dit ça. Ça résume tout ce qu'Antoine est, tout ce que porte ce projet : une persévérance sans faille, appuyée sur la conviction que rien n'est jamais perdu.

X. M. : Je me souviens d'une phrase qui n'est pas dans le film, mais qui raconte bien aussi en quoi ce dispositif est différent : « Tu m'intéresses, j'aimerais beaucoup travailler avec toi », dit souvent Antoine aux élèves lorsqu'il les rencontre pour la première fois. Ça désarçonne complètement ces adolescents. Dans l'institution scolaire, ils n'ont été perçus jusqu'ici que comme des parasites ou des problèmes. Cette phrase d'Antoine, elle propose d'instaurer une relation complètement différente, où l'élève est regardé comme une personne riche de multiples possibles, et même comme une chance pour l'enseignant.



Vous faites aussi une grande place aux parents. Pour quelle raison ?

A. M. : Parce qu'ils sont placés au cœur du processus. Il faut imaginer dans quelle difficulté relationnelle sont la plupart d'entre eux avec leur fils ou leur fille. Ils se sentent coupables, ou bien ils sont en colère, ou encore ils ont perdu tout espoir de voir leur enfant s'en sortir. À Starter, ils sont mis en position d'acteurs. Antoine fait le bilan avec eux au moins une fois par semaine, il ne manque jamais de leur dire quand ça va bien, il les sollicite pour crever les abcès, et peu à peu des parents qui étaient dans une forme d'impasse ou de renoncement se sentent en quelque sorte réhabilités.

X. M. : Starter leur redonne de l'attention, et modestement, avec le film, on essaie de faire la même chose.

Les adolescents, ce sont aussi des corps, nerveux, changeants. Comment avez-vous filmé leur vibration physique ?

X. M. : Starter est un lieu où la parole circule beaucoup. En un sens, c'est d'abord un film de parole, de mots qui s'élaborent, qui éveillent, qui percutent, qui adoucissent. Mais les adolescents qu'on filme ne se résument pas à Starter. Ils ne sont jamais seulement des élèves. Ils sont autre chose, et cette autre chose ce sont des corps pleins de vie, de colère, d'affects, de séduction. Avant de tourner, on savait qu'il fallait être attentifs à cela, afin que l'on soit capable de le saisir : le chant, la boxe, l'errance, la joie pure sur une balançoire... mais aussi, plus simplement, la durée d'un plan rapproché sur un visage silencieux.

C'est pour cela que vous avez choisi le format Scope ?

A. M. : On s'est décidés très tôt pour ce format, qui a l'avantage de facilement capter les situations de face-à-face, mais possède aussi quelque chose de souverain. On les trouvait beaux, ces adolescents, et on voulait restituer ça sur grand écran. C'était une manière de leur dire : « Il y a aussi une place pour vous dans le cinéma français. »



Et le recours à la voix off pour que les adolescents se racontent ?

X. M. : Ce qui a grandi en nous au fil des semaines, c'est l'idée que ces adolescents, qui font l'objet de beaucoup de discours, de la part de l'Aide à l'enfance, des adultes et des institutions en général, devaient avoir la parole dans un cadre qui ne serait qu'à eux. On a élaboré ensemble un questionnaire, ils ont choisi de quoi ils voulaient parler. Même s'ils ne prononcent seulement que quelques phrases, elles résonnent avec force, et ces moments-là sont pleinement à eux.

A. M. : Ziyad, par exemple, nous dit qu'il n'a pas envie de parler des problèmes qu'il a avec sa mère. Ce refus, c'est une manière pour lui d'affirmer que son point de vue existe, et même si personne ne peut y avoir accès, cela bouscule le regard que l'on porte sur lui : il a sa version des faits, on sent qu'il ne faut pas trop vite le juger.

Avec un matériau si riche, comment avez-vous abordé le montage ?

X. M. : Ce qui nous a guidés, c'est le refus de raconter l'histoire depuis ce que l'on savait être sa fin. Il fallait absolument restituer l'état d'indétermination dans lequel on était, nous, face à ces adolescents, afin que le spectateur soit dans la même incertitude que la nôtre en suivant une année à Starter. Rien n'était écrit à l'avance. Pour chacun d'entre eux, tout pouvait basculer d'un côté comme de l'autre. Et c'est vrai encore après Starter : la plupart semblent sur de bons rails, mais jusqu'à quand ? Le titre du film est d'ailleurs à prendre comme un titre-projet, une intention portée par Starter, un espoir toujours fragile — pas comme une certitude.

A. M. : On a été aussi très attentifs à la place que devait occuper « l'en-dehors » de Starter. Impossible de saisir ce que le dispositif combat ou répare si on n'a pas accès au monde d'où viennent les élèves et qu'ils rejoignent après les cours. Le foyer pour certains, le quartier pour d'autres. Et pour Antoine, une maison avec une famille : on le montre à peine, en quelques plans, mais cela permet de comprendre qu'il n'est pas un moine-soldat de l'Éducation Nationale, qui aurait tout sacrifié pour son métier. Sans cette courte séquence, le film n'est pas le même.



Que sont devenus les élèves que vous avez suivis ?

X. M. : Sur les quinze filles et garçons, presque tous sont entrés en apprentissage ou ont rejoint un lycée professionnel. Mais Starter ne transforme pas par magie des vies accidentées en longs fleuves tranquilles. Dans l'année qui suit, en particulier, il y a des hauts et des bas, de nouveaux décrochages, des coups durs. Antoine rêverait que son dispositif évolue vers un cadre pluriannuel afin d'accompagner les trajectoires de ces élèves dans la durée.

A. M. : Tamara a trouvé sa voie dans une carrière de soins... auprès des animaux plutôt que des personnes âgées. Ziyad continue d'avoir des démêlés avec la justice et Nels est toujours, comme à la fin du film, entre deux eaux, un mois ici, un autre là. Mais ce qui nous frappe, quand nous les retrouvons, c'est leur assise, leur maturité. Le passage chez Starter ne garantit pas leur intégration sociale, mais il répare durablement leur estime de soi. Quelque chose s'est construit ou reconstruit ici, une force intérieure qui est très belle à voir.

Si vous deviez qualifier en un mot ce que cette expérience vous a laissé, quel serait-il ?

A. M. : La lumière. On suit des parcours de vie accidentés, on est vraiment dans le dur de la société française, et pourtant ce tournage a été une expérience lumineuse. Parce qu'il y a de la beauté sur les visages de ces adolescents et qu'on sent que rien n'est jamais fini, qu'il est toujours possible d'espérer.

X. M. : Le mot qui me vient en pensant à ce film, c'est « énergie ». Avec humilité, ce petit laboratoire social qu'est Starter poursuit des ambitions immenses. Dans la morosité ambiante, alors qu'on pourrait tous être tentés de renoncer à changer les choses et que le métier d'enseignant n'attire plus, ça fait du bien de voir des gens si combattifs, qui réussissent à contrecarrer la fatalité de l'exclusion. Ce qu'ils entreprennent n'est pas sacrificiel : ils s'épanouissent dans leurs efforts quotidiens parce qu'ils savent que ce qu'ils font a du sens. Ils dépensent beaucoup d'énergie mais ils se sentent tous les jours utiles. On a besoin de voir ça, de temps en temps, pour ne pas oublier que le monde sera ce qu'on aura la force d'en faire.

